

Nouvelles orientations pour les sciences humaines

by D Chung (Ewha Womans University)

<https://www.cairn.info/revue-diogene-2010-1-page-144.htm>

1

« Descartes » est une installation vidéo réalisée par l'artiste sud-coréen Nam June Paik et exposée au Musée National d'Art Contemporain à Gwachun, une ville proche de Séoul. L'œuvre semble dire : « Mon cerveau fonctionne numériquement, donc je suis. » Paik y représente Descartes, le père fondateur du dualisme rationnel, sous la forme d'un robot propre à l'art vidéo. Les dispositifs numériques de Paik menaçant de se substituer aux méthodes rationnelles de Descartes, l'on en vient à se demander combien de temps l'esprit humain demeurera une composante essentielle de l'existence humaine. Tandis que Descartes organisait la longue tradition dualiste occidentale par le biais de son langage rationaliste, Paik, au moyen de ses installations vidéo, fut le premier artiste à tenter de démontrer l'ubiquité et la plasticité des langages numériques. Je vais me concentrer ici sur la manière dont l'épistémologie moniste du logocentrisme cède le pas à une épistémologie pluraliste, et explorerai les implications d'un tel changement pour les nouvelles directions que pourraient prendre les sciences humaines.

Condition de la connaissance absolue ou collective

2

Nous connaissons tous le mythe platonicien de la caverne et l'extrait de la Bible qui affirme : « Tu connaîtras la vérité et la vérité te rendra libre. » Ces deux exemples présupposent une forme particulière de connaissance, que l'on pourrait qualifier de « connaissance par reflet. » Selon cette conception, les expériences auxquelles nous participons dans ce monde ne sont que de simples phénomènes, la réalité authentique se situant en dehors de ce monde de l'expérience. Ne résultent de ces phénomènes que des opinions doxiques menant à des débats confus et interminables. Mais si nous pouvions parvenir à la réalité authentique, nous bénéficierons d'un système de connaissance holistique, susceptible d'unifier la race humaine et de nous accorder enfin la liberté. Les traditions occidentales proposent deux voies pour atteindre cette réalité : la raison et la religion. Au moins depuis Descartes, les communautés intellectuelles ont préféré la première à

la seconde, convaincues que la raison nous transporterait des apparences multiples et mutables du monde à une réalité simple et régie par un ordre logique transparent. Appelons cette conviction « théorie réaliste de la connaissance ».

3

L'une des versions contemporaines de cette théorie est la conception tripartite de la connaissance en tant que « croyance vraie justifiée. » Ce modèle se base sur le principe qui veut qu'une croyance véridique puisse devenir connaissance par l'intermédiaire de la raison (Platon), de la preuve (A. J. Ayer) ou de la justification (R. M. Chisholm). Aucune de ces trois conditions ne me convainc. Aujourd'hui, on ne croit plus que les notions de vérité, de croyance et de justification sont indépendantes de tout contexte. Au contraire, sous l'influence de Frege, Tarski, Wittgenstein et autres, l'on s'accorde aujourd'hui sur le fait qu'elles ne font sens qu'en relation à un système ou discours particulier. Cette contextualisation résulta d'un processus en deux étapes : dans un premier temps, l'on s'accorda sur l'idée que la signification de ces termes dépendait d'un contexte sémantique formel particulier. Puis cette sémantique de la vérité céda la priorité à une sémantique de la communauté.

4

Le distinguo entre sémantique de la vérité et sémantique de la communauté annonce une seconde distinction différenciant théorie et discours. Si l'on parvient à déchiffrer le sens d'un langage selon les termes d'une théorie de la vérité, il en résulte qu'une seule théorie vraie peut expliquer tout problème. Dès lors, la sémantique de la vérité justifie la notion d'une « seule théorie vraie. » Mais si nous admettons la possibilité d'une théorie communautaire du sens, nous ne sommes plus tenus d'accepter l'idée d'une théorie unique du tout. À l'inverse, pour chaque problème particulier, nous disposerions d'une variété de discours communautaires, fruits de conditions d'existence et de contextes pratiques particuliers. L'information est un exemple de ce pluralisme épistémologique. Certains conçoivent l'information en tant que structure syntactique d'un système particulier et non en tant que déclaration véridique découlant d'un système universel absolu. Contrairement à la seconde, la première interprétation permet à tout énoncé de devenir une information traitée numériquement par un langage informatique spécifique. Les ordinateurs ne nous donnent pas aux seuls langages textuels, mais aussi aux langages sonores et visuels, à partir du moment où sons et images peuvent être interprétés syntaxiquement dans un programme. Aujourd'hui, pourvu qu'ils se conforment à ces exigences syntaxiques, films et enregistrements musicaux sont accessibles partout.

5

Les langues humaines ont évolué en conformité avec l'évolution graduelle des « formes d'existence » des humains. Quoiqu'il existe différentes formes d'existence dans les communautés humaines, les membres de l'espèce humaine, en tant que membres d'une espèce naturelle, partagent la capacité de traduire une langue vers l'autre. Si nous sommes amenés à préférer le discours fondé sur la notion de communauté à la théorie de la vérité, l'épistémologie que nous devrions élire correspondra à une forme de discours que nos intérêts communs nous imposent d'adopter. Les manifestations de ce discours sont destinées à être soit dialectiques, soit pluralistes. Ce discours englobera les questions relatives à l'existence intellectuelle, au progrès collectif et à la complétude individuelle.

Évolution des conditions d'existence et réorientation des sciences humaines

6

Si nous admettons la notion d'une conception communautaire de la connaissance, notre conception des sciences humaines ne pourra qu'être différente de ce qu'elle a été jusqu'à maintenant. Or, qu'a-t-elle été jusqu'à aujourd'hui ? Plusieurs possibilités de formuler la notion traditionnelle de sciences humaines s'offrent à nous. Entre autres :

7

(sh1) Les sciences humaines sont des disciplines universitaires normalement inscrites au programme d'une faculté universitaire de sciences humaines ;

(sh2) Les sciences humaines sont des disciplines universitaires qui examinent la condition humaine à partir de méthodes principalement analytiques, critiques ou spéculatives, à la différence des approches empiriques généralement employées par les sciences naturelles et sociales ;

(sh3) Les sciences humaines représentent une tentative intellectuelle, par le biais du langage verbal, d'élargir les possibilités de liberté humaine que limitent les conditions naturelles ou sociales.

8

sh1 reflète l'opinion du grand public vis-à-vis de l'expression « sciences humaines ». Cette interprétation a une double utilité. Tout d'abord, elle résume les comportements et modes de pensée du grand public vis-à-vis des départements universitaires de sciences humaines. En particulier, elle exprime l'idée que la société devrait investir davantage dans des matières autres que les sciences

humaines si elle veut pouvoir survivre sur le marché compétitif global, et que les étudiants en sciences humaines ne reçoivent pas une éducation leur garantissant un emploi à la fin de leurs études. Deuxièmement, cette notion concorde avec ce que l'on a appelé la « crise des sciences humaines », caractérisée par l'absence de soutien public et la pénurie d'étudiants inscrits dans ces matières. Mais sh1 est trop restrictive pour qu'on la considère conceptuellement apte à définir les sciences humaines. Elle ne tient compte que de la dimension institutionnelle de ces sciences et ne parvient donc pas à expliquer le concept en lui-même.

9

sh2 se limite à une définition de dictionnaire. Elle clarifie les limites existant entre les trois grands groupes de disciplines universitaires selon les termes de leurs méthodologies respectives. Cette stratégie est utile dans la mesure où elle esquisse une démarcation approximative entre lettres et sciences.

10

Les différentes méthodologies auxquelles ont recours les sciences humaines et les sciences de la nature expliquent, dans une certaine mesure, les raisons pour lesquelles la société en général considère que ces deux grands domaines d'étude n'ont pas la même utilité. Au cours du xxe siècle, nous avons assisté à des transformations fondamentales ; l'environnement intellectuel humain est passé par des changements radicaux. Les sciences sociales et les sciences naturelles semblent doubler leurs activités tous les dix ans, élargissant de ce fait non seulement leurs efficacité au sein de leurs domaines spécifiques, mais en multipliant leurs contributions à la société en général. Nombre de spécialistes en sciences humaines, en revanche, préfèrent affiner de plus en plus leur spécialisation sous-disciplinaire, et nos disciplines ont considérablement perdu de l'attrait qu'elles exerçaient durant l'âge d'or des « grandes » théories. Il n'est guère surprenant que le monde contemporain privilégie les conceptions positivistes, statistiques et analytiques aux dépens des approches idéalistes, spéculatives et synthétiques.

11

Mais sh2 limite les sciences humaines en tant que discipline méthodologique, en les réduisant à une approche « principalement analytique, critique ou spéculative. » Il s'agit d'une définition très incomplète des sciences humaines car elle ne désigne aucun contenu ou direction de valeur. De plus, les sciences naturelles ou sociales ont elles aussi recours à des méthodes analytiques, critiques ou spéculatives. sh2 s'avère quasiment inapte à définir les raisons pour lesquelles il est utile de suivre une formation humaniste.

12

sh3 définit une valeur spécifique aux sciences humaines : elles élaborent une anthropologie philosophique de la liberté. Cette proposition ne reflète pas une tradition spécifique des études humanistes, mais récapitule plutôt un thème qui leur est commun. Si elle s'avère plausible, il devient possible d'affirmer que les sciences humaines ont pour objectif d'accroître la liberté humaine en contribuant à l'éducation des citoyens libres, des classes dirigeantes ou du grand public. De ce point de vue, l'oppression et la liberté constituent les questions centrales à ces disciplines.

13

Il s'ensuit qu'il existe différentes versions des sciences humaines. Elles correspondent aux différentes manières selon lesquelles les diverses traditions ont conçu l'être humain et sa libération. Il me semble opportun de mentionner ici trois de ces traditions. Étant donné que la tradition extrême-orientale a situé la notion d'« homme de bien » (??) au centre de son anthropologie, elle a attribué aux classiques, les Gyounghak (??), une place centrale dans l'éducation humaniste des « hommes de bien. » La Grèce antique enseignait les sciences humaines aux fils de ses citoyens conformément à ce qu'elle considérait être les droits et devoirs des habitants libres de la cité. Plus tard, la Renaissance a développé sa propre notion de l'humain sur l'idée que le peuple devait échapper à l'influence de l'église, la mise en application de cette conception résultant en une nouvelle approche des sciences humaines.

14

Je pense que les facultés universitaires humanistes s'accordent sur cette troisième interprétation dont l'essentiel pourrait se résumer à la formulation suivante : étudier les sciences humaines signifie lire les classiques. De ce point de vue, la lecture ou la compréhension des textes classiques constitue une condition suffisante pour contribuer aux ou étudier les sciences humaines. Dès lors, nous pourrions rebaptiser les sciences humaines « sciences humaines ouvertes à la compréhension. » L'expérience de la liberté que recherchent ces disciplines s'obtient par l'étude, chacun pouvant parvenir à développer sa conception de la liberté humaine.

15

Non sans peine, ces « sciences de la compréhension » sont parvenues à mener à bien leurs objectifs. Bien sûr, nombreux restent les êtres opprimés dans diverses parties du globe. Mais la liberté n'est plus aujourd'hui la valeur qu'il est le plus urgent aux sciences humaines de définir, car peu d'intellectuels s'interrogent de nos jours sur sa valeur. Les sciences humaines devraient donc se concentrer sur

la promotion de nouvelles valeurs et se fixer des objectifs à la fois nouveaux et plus ambitieux. De plus, les sciences de la compréhension se sont laissées trop embrigader dans la tradition textuelle et ne sont pas suffisamment sensibles à la condition humaine. Une autre option devrait donc être proposée.

16

(sh4) Les sciences humaines tentent d'exprimer la condition humaine par le biais des activités langagières, verbales et non-verbales, factuelles ou imaginatives, afin d'accroître la liberté des êtres humains eu égard à la condition humaine actuelle, en ayant principalement recours à des méthodes analytiques, critiques ou spéculatives.

17

Si sh4 requiert la lecture des classiques, elle n'en fait pas une condition suffisante et permet à des disciplines artistiques ou scientifiques de contribuer aux sciences humaines. L'objectif final de cette interprétation est de reconstruire l'idée de liberté de telle sorte qu'il ne suffise plus aux êtres humains de se libérer des contraintes physiques, économiques ou sociales. La liberté humaine ne deviendrait une réalité qu'à partir du moment où l'être humain serait parvenu à se réaliser vraiment. Les êtres humains ont été opprimés et ont lutté pour parvenir à se défaire de ces contraintes. Mais aujourd'hui, cette situation passive représente plus une valeur présupposée qu'une valeur recherchée. Les êtres humains doivent établir une valeur plus élevée, un état positif au sein duquel tout homme ou femme puisse exprimer sa condition d'être humain.

18

J'aimerais donner au type de sciences humaines esquissé par sh4 le nom de « sciences de l'expression. » Quelle est la différence entre sh4 et sh3 ? Les deux posent les conditions suffisantes pour suivre des études en sciences humaines : maximiser la liberté humaine et réaliser le potentiel humain. Mais, quoiqu'elles utilisent toutes les deux le mot « liberté », elles lui accordent chacune un sens différent. On pourrait dire que les « sciences de la compréhension » utilisent une notion passive de la liberté et que les « sciences de l'expression » en ont une conception active. La différence repose sur les conditions que les individus estiment nécessaires pour pratiquer les sciences humaines, comprendre les classiques ou s'exprimer.

19

Dans quelle mesure la notion d'expression représente-t-elle une nouvelle valeur pour les sciences humaines ? On a employé le mot « expression » dans trois sens

différents. Dans un premier temps, le mot a servi à dénoter l'opposition entre émotion et raison et a permis de représenter ce qui était ressenti émotionnellement - le terme « proposition » servant en revanche à désigner le contenu d'un énoncé, les conditions rationnelles de sa vérité. Bien entendu, ce contraste est totalement irrecevable. Dans un deuxième temps, le mot « expression » a permis de se référer à différentes unités de langage, telles que la phrase ou la clause. Sans m'opposer à cet usage, je ne suis pas convaincu que tel soit le sens premier du mot. Je voudrais en revanche souligner un troisième sens du terme, à savoir celui qui a trait à la performance. En effet, le mot « expression » s'emploie souvent pour désigner les gestes performatifs par lesquels un individu manifeste son agir, comme par exemple dans la phrase « Marie exprima son accord en hochant la tête ».

20

Précisons ce dernier sens. Puisqu'il est évident que nous exprimons tous, constamment, quelque chose dans un sens ou dans l'autre, je m'accorde avec l'idée que l'expression humaine est omniprésente, et que toute interaction entre un être humain et son environnement requiert une interprétation et une expression. Mais on doit accepter l'idée que l'expression se manifeste à différents degrés, et que certains individus parviennent à s'exprimer de manière plus humaine - ou plus pleine - que d'autres.

21

L'idée que la notion d'expression est omniprésente et se manifeste à différents degrés nous impose de formuler quelques principes, car elle ne nous serait pas autrement d'une grande utilité. Je propose donc le principe suivant : la réalisation de soi de chaque individu doit être conciliable avec la réalisation de soi par d'autres individus (????).

22

Cette proposition, qui se veut le résumé d'une anthropologie philosophique, demeure vague, mais nous pouvons la développer plus avant afin qu'elle nous soit utile. J'y vois la possibilité d'une optique selon laquelle il nous devient possible de considérer toute forme d'expression humaine et d'être en mesure d'en déterminer le degré. Ceci pourrait constituer l'un des principes susceptibles de systématiser les expressions humaines dans le but d'ouvrir de nouvelles directions aux sciences humaines.

Sciences humaines : l'écart entre universités et culture

23

J'ai jusqu'ici défendu l'idée qu'il nous était nécessaire d'actualiser notre conception du savoir et des sciences humaines. Il me semble que, d'une part, un fossé s'est creusé entre les réalités culturelles et les sciences humaines telles qu'elles sont enseignées dans les universités, et que, d'autre part, les sciences naturelles et sociales répondent de plus en plus pertinemment aux changements par lesquels passent ces réalités culturelles. Seules les sciences humaines ne sont pas allées assez loin, situation qu'il est possible d'attribuer au fait que ces disciplines ont eu exclusivement recours au langage textuel et ont donc peut-être limité leurs activités à la sphère des langages textuels.

24

Revenons à sh4, c'est-à-dire à l'idée que les sciences humaines tentent, par le biais des activités langagières, verbales et non-verbales, d'exprimer ce qui caractérise la condition humaine. Comment exprimer cette condition ? Les individus participent constamment d'un système et tout système tend progressivement à opprimer les plus vulnérables de ses membres. Les sciences sociales ont pour vocation de définir et de comprendre ce phénomène au moyen d'analyses descriptives et tentent de résoudre les problèmes qu'elles en sont venues à identifier. Les sciences humaines, par ailleurs, essaient de résoudre ces mêmes problèmes en imaginant une autre réalité, susceptible de libérer les individus et de les aider de la sorte à réaliser leur potentiel. Si les sciences sociales relèvent essentiellement d'un projet « factice », c'est-à-dire ancré dans la réalité, les sciences humaines se concentrent plutôt sur des efforts « imaginatifs » visant à conjecturer l'espace le plus approprié à la concrétisation du potentiel humain. Jusqu'à maintenant, les sciences humaines se sont servies des langages textuels pour « imaginer » le possible et ont réussi à effectuer diverses synthèses et expériences de pensée linéaire. Ceci peut expliquer les raisons pour lesquelles la majorité des spécialistes en sciences humaines ont été tentés de travailler sur les « grandes » théories.

25

Mais les réalités culturelles contemporaines ne peuvent être limitées au domaine des langages textuels. De nombreux langages non-textuels demandent à être entendus. Ces langages contribuent à la création d'une culture pluraliste, complexe et fertile. Il est légitime, par exemple, que les médias numériques revendiquent un langage qui leur est propre. Les médias jouent un rôle de premier plan lorsqu'il s'agit de pousser l'individu à consommer de l'information. La culture numérique interactive a déclenché l'âge du « tous producteurs d'information. On ne se contente plus de consommer de l'information ; on éprouve le désir d'être soi-même créateur d'information. Au sein de la culture contemporaine, les

sciences humaines sont florissantes et productives : reste à espérer qu'elles pourront connaître le même bonheur dans le milieu universitaire [2]

[2] Voir la bande dessinée remise en devoir par Mlle Haerin...

Langages textuels et langages numériques dans les sciences humaines

26

Si les sciences humaines étaient en mesure de s'étendre à d'autres langages, il deviendrait possible à de nouvelles disciplines de s'y développer. Si, par exemple, les sciences humaines reconnaissaient le bien-fondé des langages numériques comme des langages textuels, ces deux types de langage pourraient y assumer des fonctions bien distinctes.

27

Les langages numériques contribueraient à l'unification des thèmes propres à diverses disciplines en sciences humaines. Les films de metteurs en scène tels que Charlie Chaplin, Ingmar Bergman, Orson Welles, Federico Fellini, Woody Allen, Akira Kurosawa et Je-gyu Kang tournent tous autour de la même éternelle question : que signifie « être humain » ? Ces films mêlent différents thèmes propres aux sciences humaines et cherchent à dépeindre toutes les facettes de l'environnement au sein duquel un être humain se débat pour trouver son identité. Compte tenu de la stricte organisation à laquelle se soumettent nombre de disciplines en sciences humaines au nom de la spécialisation, la malléabilité de la réalité créée par les langages numériques est des plus opportunes.

28

Les langages numériques pourraient assumer une seconde fonction importante. Ils pourraient raccorder les sciences humaines dans les universités aux sciences humaines dans la culture. Il serait difficile de concevoir un langage textuel susceptible de remplir ce rôle efficacement. La tendance populaire contemporaine penche de plus en plus vers une culture de l'image, s'éloignant de fait d'une culture de l'écrit. Les universités ne peuvent se permettre de laisser le statut des sciences humaines à la merci des marchés culturels. Les universitaires devraient donc se pencher de plus près sur les réalités sociales qui les entourent et leur prêter plus d'attention. Il me semble que le meilleur moyen pour les spécialistes de participer aux processus sociaux est de commencer par reconnaître l'importance des langages numériques. Les textes universitaires diffusés par voie numérique peuvent montrer au grand public que les sciences humaines pures, produites par l'érudition universitaire, représentent une manière efficace et compétitive de

réfléchir intelligemment à la condition humaine.

29

Je ne cherche guère à suggérer que les langages numériques en viendront à supplanter les langages textuels. Ces derniers permettent à l'effort intellectuel d'imaginer, d'interpréter, d'analyser, de critiquer, de discuter et de synthétiser. Je suis convaincu qu'il n'existe pas de langage plus efficace dans ce domaine que le langage textuel. L'on comprend d'autant mieux pourquoi nos prédécesseurs ont placé une telle insistance sur l'écrit et ont tenté d'en améliorer la portée.

30

Nous devons donc continuer à assurer la prééminence traditionnelle du langage textuel dans les sciences humaines, ce qui est d'autant plus important compte tenu des défis lancés à cette tradition par d'autres domaines. La pluralisation des langages ne peut se faire au détriment de la primauté du langage textuel. À l'ère de la culture populaire numérique, nous ne pouvons négliger les spécialisations et matières particulières propres aux sciences humaines et devons les préserver pour le bien de toutes ses disciplines.

31

Traduit de l'anglais par France Grenaudier-Klijn.

Notes

[1]

Cet article reprend une communication faite dans le cadre du Symposium international sur les nouvelles directions des sciences humaines (International Symposium on New Directions for the Humanities), organisé par la branche sud-coréenne de l'Unesco et l'Association philosophique de Corée du Sud à Séoul les 12 et 13 décembre 2002. Je remercie les participants pour leurs suggestions et commentaires et tout particulièrement le professeur Yersu Kim de l'université Kyung Hee et le professeur Michael Michael de l'université Yonsei.

[2]

Voir la bande dessinée remise en devoir par Mlle Haerin Lee dans le cadre de mon cours d'introduction à la philosophie.

